

ses volontés, il faudra qu'on m'écoute et que les blancs soient remis en liberté.

—Non, non ! cria la foule.

—Non, dit le roi.

Connaissant le caractère du monarque, M. Novéal recommença patiemment le panégyrique des blancs, et parla de nouveau des présents qu'ils enverraient à la nation des Batongas.

Il réussit à ébranler quelques sauvages. Il promit enfin à Mboursémé tant de costumes brillants et de fusils tuant à chaque coup que le roi se laissa toucher.

—Si tu es vainqueur dans l'épreuve du poison, dit-il, c'est que Barouli te protège et que tes amis sont les siens. Alors ils seront libres pour qu'ils aillent chercher les présents que tu nous promets en leur nom. Mais si tu succombes devant Tazilé, c'est que tu auras mérité la colère de Barouli en protégeant des ennemis de notre nation. Alors les blancs seront massacrés.

Au point de vue où se plaçait le roi, la conclusion était logique, et M. Novéal n'essaya pas de la combattre.

—C'est entendu, dit-il.

Il se retira majestueusement et rentra dans l'enclos.

Ses amis accoururent à lui. Il leur raconta ce qui venait de se passer.

—L'épreuve du poison a lieu assez fréquemment chez les sauvages de l'Afrique, dit M. Novéal. Le plus souvent, c'est pour prouver l'innocence ou la culpabilité d'un accusé. Ce sont les sorciers qui administrent le breuvage. Cela leur rapporte beaucoup et leur donne une grande influence. Suivant leur plus ou moins de bienveillance pour les accusés et les cadeaux qu'ils ont reçus, ils administrent, au lieu de poison, un breuvage inoffensif, ou bien font boire seulement à l'une des parties le contre-poison qu'ils refusent à l'autre.

—Quel peut être le projet de Tazilé ? demanda Valentin.

—Il a probablement recueilli ces jours-ci les herbes nécessaires pour composer l'antidote du poison que nous devons boire.

—Mais que vous ne boirez pas, j'espère bien, s'écria Juliette.

—Je ne puis faire autrement, répondit M. Novéal, car cette affreuse épreuve est votre seul espoir de salut.

—Mais vous avez aussi du contre-poison ?

—Non, malheureusement, et Tazilé le sait bien. Il faut certaines herbes fraîchement cueillies, et dont quelques-unes sont fort rares et ne se trouvent qu'aux environs. Je vais m'occuper immédiatement d'en chercher. Dieu veuille que je parvienne à me les procurer.

—Vous allez nous quitter ! s'écria Clémence.

—Il le faut.

—Qu'allons-nous devenir sans vous ? murmura la jeune femme avec anxiété.

—Tant que vous resterez dans cet enclos, vous n'aurez rien à craindre, dit-il. Seulement, quoi qu'il arrive, ne sortez pas. N'oubliez pas cette recommandation, car il est probable que Tazilé profitera de mon absence pour essayer de vous tendre quelque piège.

—Peut-être est-ce avec l'espoir de vous écarter qu'il a proposé cette épreuve, fit observer Juliette.

—Peut-être bien, répondit M. Novéal après un instant de silence. Mais je suis trop engagé maintenant pour reculer. Adieu, tenez-vous bien au milieu de l'enclos, et que ni promesses ni menaces ne vous en fassent sortir.

Il embrassa les deux jeunes femmes, serra la main des hommes et s'éloigna d'un pas ferme.

Son départ laissa un grand vide parmi les pauvres prisonniers. Son courage, son sang-froid extraordinaire et la connaissance qu'il avait du caractère et des ruses des sauvages, inspiraient une grande confiance à ses compatriotes. En son absence, ils se sentaient isolés, inquiets.

Les sauvages comprirent probablement aussi que le moment était bon pour tendre quelques pièges aux blancs, car ils commencèrent à former autour de l'enclos des groupes de plus en plus nombreux. Les Batongas se parlaient avec animation et cherchaient évidemment quelque moyen d'obliger leurs ennemis à sortir de l'enceinte protégée par Barouli.

Quelques-uns d'entre eux se procurèrent des serpents et les jetèrent par-dessus la palissade.

Ce qui rendait la position des prisonniers plus critique, c'est qu'ils n'avaient presque plus de munitions. Dom Antonio et Juliette étaient les seuls qui eussent conservé leurs armes. Richard avait le sabre et les minutions enlevés aux sauvages qu'il avait emporté dans l'enclos quelques jours auparavant.

Valentin, lui, était obligé de se contenter d'une assagaye dont il s'était emparé dans la matinée.

Le missionnaire et les deux jeunes gens coururent aux serpents.

Par bonheur, un de ces animaux, qui appartenait à l'espèce du *spring-ader*, était blessé et ne se mouvait qu'avec lenteur. Plus ingambe que Valentin, qui se ressentait encore un peu de ses blessures, Richard se jeta au devant de l'autre serpent, qui était une couleuvre à capuchon, et lui asséna sur la tête, tout près de l'œil, un coup de bâton qui l'étourdit. Richard bondit sur le reptile et lui enfonça dans le cou la pointe de son sabre, qui le cloua à terre. Malheureusement le sabre n'avait traversé le cou qu'en côté et près du capuchon mobile d'où vient le nom de cobra-capella. Les efforts que faisait le serpent pour se dégager agrandissaient la blessure et la peau menaçait de se déchirer.

A ce moment, Dom Antonio et Valentin, qui avaient achevé le *spring-ader*, vinrent au secours de Sir Richard. D'un coup de hache, dom Antonio abattit le cobra-capella, qui se releva l'œil furieux et le capuchon développé comme lorsqu'il se prépare à s'élancer.

Ne se souciant probablement pas de s'exposer de nouveau à cueillir d'autres serpents, les Batongas essayèrent un autre moyen de venir à bout de leurs ennemis.

Ils apportèrent tout près de la palissade des pots de bière et d'eau, des corbeilles de maïs et de sorgho ; puis ils firent aux blancs des démonstrations amicales en les engageant à venir prendre les provisions.

Heureusement que les Européens avaient été trop bien mis sur leurs gardes par M. Novéal pour qu'il leur vint même à l'idée de profiter des offres perfides des Batongas. La tentation était bien forte cependant, car les pauvres prisonniers étaient fort à court de vivres, et la ration d'eau et de sorgho dont il fallait se contenter pour toute la journée n'aurait pas été suffisante pour le repas d'un enfant. Depuis deux jours, on souffrait de la faim et de la soif, et la vue des provisions étalées à deux pas de l'enclos condamnait les prisonniers au supplice de Tantale.

Pour augmenter sans doute la tentation, les Batongas se retirèrent assez loin de l'enclos.

—Ma foi, James Kanstick qui, par une anoma-